

Seul au milieu du désert

par le professeur Albert Bensoussan



Le Sinai

À cette heure où je me sens orphelin du passé, j'en appelle aux lumières anciennes. À ces lumineuses qui éclairèrent mes nuits de guerre. À cette enfance miraculeuse. Et cet âge envolé.

Comme dans un rêve – הלום – je me revois abandonnant ma tête sur les genoux de ma mère, prolongeant un sommeil interrompu par les vagissements de la sirène, sur le port, montant à l'assaut des collines – où nous vivions. Aujourd'hui je n'aime plus l'assoupissement. Oui, j'ai du mal à dormir, et chaque nuit, sans nul appel de corne de

brume, me tient remuant et gigotant sur mon grabat de plume. Tordu comme sous le fouet d'un dompteur cynique animant le numéro de son chien de cirque : ce chien-là faisait le grand écart entre les deux mains du maître élargissant l'angle des pattes jusqu'à l'ultime jappement avant cassure ; ou alors le terrier devait tenir tout son corps en équilibre sur une frêle et grêle patte. Mon fil funambule est tendu entre le grand âge qui me guette et cet âge tendre où je pouvais sans nul risque laisser rouler ma tête au tablier à fleurs de maman, dans la pénombre

d'une cave enfumée – et qui le serait vraiment sous l'intempestive bombe à fumigène que nous lancèrent, une nuit, les Allemands dans la stridence du stuka piquant du nez.

Les alertes n'avaient aucun respect pour nos traditions hébraïques : on venait à peine d'allumer les veilleuses du Chabbat et waouh ! le gémissement de la sirène. Un soir de décembre, l'alerte nous fit interrompre le *Mizmor chir Hanouka* alors que nos visages s'illuminaient des becs d'huile perchés sur la hanoukia. Quelquefois l'alerte durait à peine : une demi-heure, disons, le temps de dévaler dans les escaliers et hop ! le mugissement terminal nous autorisait à remonter à notre quatrième étage. Mais c'était le plus souvent, sinon la nuit entière, plusieurs heures d'angoisse d'affilée, étendus sur des couvertures qu'on avait installées à nos places en la grande cave sous le rez-de-chaussée – la grande cave étant née du jour où le syndic de l'immeuble avait décidé d'abattre toutes les cloisons de bois qui délimitaient la cave de chacun, et alors nous disposions d'une assez vaste enceinte, capable d'accueillir non seulement les habitants du Foyer (des Mutilés, ainsi s'appelait notre immeuble, lui-même hanté par la dernière guerre), mais aussi les voisins des villas de la rue Danton qui, elles, ne disposaient pas d'abri véritable. Eh bien, ce soir de Hanouka de décembre 42, lorsqu'on remonta, on retrouva notre hanoukia

joyeusement illuminée, et les becs aux mèches d'huile que maman préparait en patience avec du coton n'avaient pas consumé toute l'huile du godet, si bien que j'eus alors cette impression de miracle : celui-là même que la fête de Hanouka célébrait pour les Macchabées victorieux des Grecs, ce qui arrachait toujours à mon père, quand il expliquait l'histoire, ce beau verset biblique : *Mi Kamokha Ba-Elim Hachem*, où d'aucuns voient l'origine du surnom – *Ma-Ka-Bi* – de Judas et de Simon, fils de Mattathias – מקבים.

Et bien entendu, il y eut aussi une alerte pour Pessah, au moment même où Papa nous tapotait la tête en brandissant le plateau du Séder et chantant *Etmol hayenou 'abadim ayom bné hourim...Nous étions esclaves et nous voilà libres*. Quand, faisant le tour de la table, il arrivait à ma mère, il cognait un peu plus fort le plateau sur sa tête, en guise de plaisanterie qui était chez lui une forme de tendresse. La sirène fit retomber le plateau sur la table, et toute la famille cavala vers la cave. Sitôt l'alerte terminée sur l'ultime waouhouh ! et long vagissement, on regagna la table dressée, et là, mon père et mes grands frères burent leurs quatre coupes rituelles, en les remplissant à ras bord, quand moi, le petit dernier, n'avais droit, en retour, qu'aux libations de ce jus de raisins que ma mère avait écrasés dans un carafon. Et toujours il y eut miracle, joie de survivre, oui, toujours nous remontions à la surface.

Mais aujourd'hui quelle surface et quelle place ? Le monde est au désespoir, la terre un champ de bataille, Israël sans cesse menacé. La rue peuplée de haine. Inlassablement, comme aux temps où l'Europe flambait, nous sommes montrés du doigt, stigmatisés, terrorisés...

Le dernier Pessah que je célébrai avec mes parents eut lieu rue de l'Estrapade, à Paris, où, pour leurs derniers jours, mes géniteurs avaient loué un petit deux-pièces. Ma sœur qui veillait sur eux et les assista pieusement dans leurs derniers jours, était allée chez son fils qui venait d'être nommé au lycée de Bagnères-de-Bigorre, et moi, donc, pour la soulager et lui laisser goûter en plénitude la joie de la fête du Passage et de la Libération, j'étais venu de Bretagne pour la relayer. Autour de la table dressée : mon père, ma mère et moi. Mon père s'était cassé le col du fémur et s'en remettait difficilement : ce soir de Pessah, qui allait précéder son décès de quelques semaines (il mourut le 5 mai), sa tête était bien loin de la révolte des Hébreux contre le Pharaon. Il ne

se souvenait plus des prières, ni de rien, le regard vide, la tête chancelante. D'une voix juste un peu fêlée, j'avais attaqué, comme je le faisais naguère étant leur dernier enfant, en posant les questions rituelles : *Ma nibtana balaila azé?* Mais pourquoi cette nuit ? Cette nuit où il fallait partir et franchir la mer Rouge, lui seul avait bouclé son bagage. Je poussai encore un peu, bien maladroit, l'*Etmol* mais sans oser faire tourner le plateau au-dessus de leur tête. En revanche le *maror*, l'herbe amère, triompha sur la place. Je refermai ma vaine Haggada et, sans goûter au kiddoush, servis la soupe en émiettant la galette, que nul ne put manger. Il allait sur ses quatre-vingt-quinze ans et connaissait assez le chemin pour se mettre en route. Ce printemps-là de 1985, Moïse avait baissé les bras, nous avions perdu la voix et le chemin, et mon père s'était absenté, me laissant seul au milieu du désert – במדבר.

Albert Bensoussan

*Pessah 7, 21 Nissan 5776 avant Chabbat
A'haré mot – אחר־מות – Après la mort*